



« QUESTIONNER CE QUI SURVIT À L'IMAGE »

PHILIPPE PARRENO, ARTISTE

— Philippe Parreno expose à la Fondation Beyeler, en Suisse (lire aussi p. 3). Il nous présente ses dernières œuvres.

E. L. Comment est née cette exposition à la Fondation Beyeler ?

P. P. La Fondation m'a proposé cette collaboration il y a deux ans, juste après mon exposition à la Serpentine Gallery à Londres. Dès le départ, j'ai choisi de présenter de nouvelles œuvres, plutôt que de travailler sur la mécanique de l'exposition. J'ai donc inventé deux nouveaux films pour Bâle.

E. L. L'un de ces deux films, intitulé *CHZ* (« *Continuously Habitable Zones* »), est tourné dans un jardin que vous avez créé pour l'occasion. Est-ce la première fois que vous inventez une réalité destinée à un film ?

P. P. Je l'avais déjà fait en Thaïlande dans le Land de Rirkrit Tiravanija. Nous avons imaginé une architecture avec François Roche qui était directement destinée à la réalisation d'un film. Mais j'avais envie d'aller plus loin dans cette direction, dans la relation entre image et réalité. Depuis *Zidane*, tous ces trucs me tournent autour. J'essaie d'interroger cette relation symbiotique entre le sujet et sa représentation. Questionner ce qui survit à l'image.

E. L. Comment avez-vous conçu ce jardin complètement noir, réalisé au Portugal ?

P. P. Il est comme un négatif du jardin de la Fondation Beyeler, une bête que l'on a enterrée dans les sous-sols. C'est une pollution, une anamorphose dont on n'aurait pas le point de fuite. Il fait un peu référence au texte de Bataille sur l'hétérologie, ce que la pensée rejette et ne veut pas voir.



Philippe Parreno. © D. R.

Comme j'étais malade, j'ai dû apprendre à faire les choses différemment ; au lieu d'être bouillonnant et d'aller voir des gens, j'ai beaucoup dessiné. J'ai fait **SUITE DU TEXTE P. 2**

* p.5 HOMMAGE À POMMEREULLE DANS DEUX GALERIES PARISIENNES

* p.6 NOTRE SÉLECTION DES VENTES À DROUOT

* p.7 LA VILLE DE PARIS MODERNISE LA GESTION DE SES MUSÉES

ENTRETIEN DE PHILIPPE PARRENO

SUITE DU TEXTE DE UNE comme un story-board du jardin et du film. Ensuite, avec le chef opérateur Darius Khondji, Nicolas Becker pour le son et le paysagiste Bas Smets, nous avons réfléchi pour créer un mouvement de caméra qui dessine un point de vue dans le paysage, une topographie. Réalisé avec l'aide de la fondation Daimler, ce jardin va continuer à exister, mais va aussi s'échapper. Dans vingt ans, j'aimerais que moi, ou quelqu'un d'autre si je ne suis plus là, fasse un film pour voir comment cette réalité a vécu, ce qu'elle

La Fondation m'a proposé cette collaboration il y a deux ans, juste après mon exposition à la Serpentine Gallery à Londres. Dès le départ, j'ai choisi de présenter de nouvelles œuvres, plutôt que de travailler sur la mécanique de l'exposition. J'ai donc inventé deux nouveaux films pour Bâle

a produit. Cela m'intéresse de créer ce cordon ombilical.

E. L. Quand au second film, intitulé Marilyn ?

P. P. J'ai été très touché par un recueil de fragments de textes et de notes de voyage de Marilyn Monroe. J'ai essayé de faire le contraire : un film sur une image qui a tué la vie plus qu'elle n'en a produit. Dans les années 1980, [Jean-François] Lyotard a très bien dit qu'avec Marilyn, on s'était rendu compte pour la première fois que l'inconscient tue.

E. L. Comment avez-vous procédé pour reconstituer

l'écriture et la voix de l'actrice ?

P. P. J'ai rencontré un architecte de robot, et nous avons construit la machine qui mime son écriture, dotée d'un programme d'apprentissage. L'écriture est une signature, cela m'intéressait de voir ce que la technologie peut représenter de l'homme, son œil, sa voix, sa plume. Dans le film, l'œil voit ce que la main écrit, et la voix décrit ce

que l'œil a vu. Pour la voix, le protocole de reconstitution est identique. C'est la voix d'un acteur sur laquelle on a placé la texture de celle de Marilyn, sa prosodie.

E. L. Vous semblez amorcer un tournant dans votre travail. Comment l'analysez-vous ?

P. P. Cette idée de produire un peu de vie est sans doute nouvelle pour moi. Ces films sont deux manières de traiter le rapport de l'image à la vie. En laissant échapper le son dans l'espace du musée, jusqu'à l'étang, je montre deux images qui essaient de s'en sortir. Les sons très telluriques, issus de sismographes, de CHZ, passent par le corps plus que par l'oreille, et font trembler toute la fondation. Ils sont comme des *aliens* à la surface de l'eau. Quant à l'autre film, il s'agit de donner une chance à Marilyn. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR EMMANUELLE LEQUEUX

PHILIPPE PARRENO, jusqu'au 30 septembre 2012, Fondation Beyeler, Baselstrasse 101, Riehen/Bâle, Suisse, tél. +41 61 645 97 00, www.fondationbeyeler.ch

ÉGLISE LOUISE BOURGEOIS

Du 1^{er} au 31 Juillet et du 1^{er} au 10 septembre



Le Couvent d'Ô

Rue Aristide Briand 84480 Bonnieux

Tél : 04 90 75 80 54

LE QUOTIDIEN DE L'ART

AGENCE DE PRESSE ET D'ÉDITION DE L'ART 61, rue du Faubourg Saint-Denis 75010 Paris
 * ÉDITEUR : Agence de presse et d'édition de l'art, Sarl au capital social de 10 000 euros.
 61, rue du Faubourg Saint-Denis, 75010 Paris. RCS Paris B 533 871 331
 * CPPAP : 0314 W 91298 * WWW.LEQUOTIDIENDELART.COM : un site Internet hébergé par
 Serveur Express, 8, rue Charles Pathé à Vincennes (94300), tél. : 01.58.64.26.80
 * PRINCIPAUX ACTIONNAIRES : Nicolas Ferrand, Guillaume Houzé, Jean-Claude Meyer
 * DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Nicolas Ferrand * DIRECTEUR DE LA RÉDACTION :
 Philippe Régnier (pregnier@lequotidiendelart.com) * RÉDACTRICE EN CHEF ADJOINTE :
 Roxana Azimi (razimi@lequotidiendelart.com) * MARCHÉ DE L'ART : Alexandre Crochet
 (acrochet@lequotidiendelart.com) * EXPOSITIONS, MUSÉES, PATRIMOINE : Sarah Hugoueneng
 (shugoueneng@lequotidiendelart.com) * CONTRIBUTEUR : Emmanuelle Lequeux
 * MAQUETTE : Isabelle Foirest * DIRECTRICE COMMERCIALE : Judith Zucca
 (jzucca@lequotidiendelart.com), tél. : 01.82.83.33.14
 * ABONNEMENTS : abonnement@lequotidiendelart.com, tél. : 01.82.83.33.13
 * CONCEPTION GRAPHIQUE : Ariane Mendez * SITE INTERNET : Dévrig Viteau
 © ADAGP PARIS 2012 POUR LES ŒUVRES DES ADHÉRENTS

LE FANTÔME DE MARILYN HANTE LA FONDATION BEYELER

PAR ROXANA AZIMI



Philippe Parreno, *Marilyn*, 2012, arrêt sur image. Courtesy Pilar Corrias Gallery.

Ces derniers temps, les musées se plaisent à conjuguer les contraires. Après le hasard du calendrier qui avait juxtaposé à la Tate Modern de Londres le chantre de l'art conceptuel, Alighiero e Boetti, et le pape du bling-bling, Damien Hirst, c'est au tour de la Fondation Beyeler de souffler le chaud et le froid en programmant simultanément Philippe Parreno et Jeff Koons. De quoi dérouter des visiteurs écartelés entre la poésie conceptuelle du premier à la grandiloquence kitch du second. Avant même de pénétrer le bâtiment, une discrète intervention de Parreno désamorce les effets de manche de l'artiste américain : des ronds d'eau au milieu des nymphéas, un bruissement silencieux. Pour trouver l'origine de ces ondolements suscités par des capteurs, il faut descendre dans les sous-sols de la fondation. Dans une salle d'abord obscure, des sons écorchent l'ouïe tels des larsens. Issu de sismographes forant les entrailles de la terre, ce fond sonore entre grouillement tellurique et musique des sphères irrigue une œuvre au noir, *CHZ* (*Continuously Habitable Zone*). Tourné dans un jardin crépusculaire spécialement créé par Parreno au Portugal (lire l'entretien en « une »), le film nous entraîne entre caillasses d'obsidienne et cristallisation carbonique, champs de racines filandreuses entremêlant leurs sèches tentacules et feuillages argentés. Le contraste est saisissant entre cette ambiance saturnienne, proche d'une plongée en enfer, et *Marilyn*, un film phosphène projeté dans une salle mitoyenne, irradié par le fantôme d'une actrice solaire, Marilyn Monroe. Le thème du fantôme est cher à l'artiste qui savoure l'absence et ses phosphorescences, le sujet

et sa disparition. Déjà dans *June 8 1968*, il avait recréé le transport de la dépouille de Robert Kennedy de New York à Washington. À l'inverse de *Zidane*, où l'objectif scrutait pendant le temps d'un match un joueur en chair et en os, dans *Marilyn*, la présence est de l'ordre de la rémanence. Le décor ? Une suite de l'hôtel Waldorf Astoria où la comédienne aurait séjourné quelque temps. D'emblée, la voix de Marilyn nous subjugué dans sa minutieuse description de la suite, des verres et du champagne encore frais, entrecoupée par l'écriture fébrile couchant sur le papier des lignes d'encre mouillée, bribes de pensées parfois raturées, happées au vol par le spectateur pris au jeu de la résurrection ou du spiritisme. Mais peu à peu le simulacre fait jour, la magie se dissipe, Marilyn se dérobe sous nos yeux embués. La main qui rédige ces pages est mécanique, actionnée à distance par un robot, la voix et la prosodie reconnaissables entre mille ont été reconstituées par un algorithme. La suite et l'orage ne sont qu'artifices. Difficile de refréner le flot d'émotion qui nous submerge, les sanglots qui nous étrangent de déception tant le mythe a semblé à portée de main. Le DVD remis au visiteur lui permettra de rejouer chez lui ce moment de grâce. En sachant qu'il s'effacera au premier visionnage. Reste le choix orphique de raviver une dernière fois le spectre ou celui, fétichiste, d'en préserver le souvenir, tel un talisman virtuel. ■

PHILIPPE PARRENO, jusqu'au 30 septembre, Fondation Beyeler, Baselstrasse 101, Riehen/Bâle, tél. +41 61 645 97 00, www.fondationbeyeler.ch